

Marseille, dernière ville juive diasporique de Méditerranée

Au milieu du XXe siècle, dans le sillage des décolonisations, la très grande majorité des plus de 500 000 juifs du Maghreb quittent l'Afrique du Nord. Une partie passe par Marseille et y reste. La ville accueille depuis l'une des principales communautés juives d'Europe. Premier volet de notre série : l'arrivée.

Joseph Benamour et Zoé Cottin

16 juillet 2025 à 10h52

arseilleMarseille (Bouches-du-Rhône).— « *Je suis une juive arabe* », attaque sans préambule Danielle Baron, 87 ans. Lovée dans le fauteuil couleur terre cuite de son salon, celle qui est née en Tunisie pose sur la table basse citronnade et croquants. Derrière elle, sur la bibliothèque, s'alignent photos de famille et bibelots. Elle en extirpe un livre intitulé *Casa Sultana*. Signé de son nom mais pas édité, il laisse apparaître au fil des pages les photos en noir et blanc d'un temps révolu. Celui de son passé à Tunis, dans la maison de son enfance, qu'elle a dû quitter pour la France en 1962. « *Une blessure invisible* », souffle-t-elle.

Comme pour près de 4 500 personnes juives, la crise de Bizerte, qui oppose la France et la Tunisie en 1961, la pousse au départ. Après un affrontement sanglant entre la puissance coloniale et les troupes tunisiennes autour de la possession des bases navales de Bizerte, les personnes juives sont accusées d'avoir aidé l'armée française. La situation économique du pays finit de convaincre celle qui est alors une jeune vingtenaire.



Danielle Baron chez elle à Marseille en juin 2025 et une photo d'elle et son père issue de son livre "Casa sultana". © Photos Marion Péhée pour Mediapart

Comptant plus de 100 000 juifs et juives au moment de l'indépendance, le pays se vide peu à peu de ses communautés, dont une partie s'installe à Marseille. Aujourd'hui, la Tunisie compte seulement 1 500 juifs, dont une majorité vit sur l'île de Djerba.

Bouleversement démographique

Pour ces personnes, le choix de Marseille est loin d'être anodin. En plus d'être le principal port de liaison avec le Maghreb, Marseille nourrit une longue tradition d'échanges avec l'Afrique du Nord.

Jany débarque, elle, en 1957 depuis Aïn-Beïda, une petite ville de l'est de l'Algérie. Elle a alors 1 an. « *L'élément déclencheur, ç'a été l'assassinat du cousin Joseph, égorgé sur le chemin de la maternité en 1955 alors qu'il allait voir sa fille, qui venait de naître.* » Dans les années 1960, face à la guerre et à un avenir incertain sur le sol algérien, la très grande majorité des juifs et juives d'Algérie partent pour la France.

Celles et ceux de l'ancienne colonie ont pour particularité d'y débarquer en tant que Français-es, à la suite du décret Crémieux de 1870. Il attribue collectivement la nationalité française aux « israélites indigènes », selon la terminologie de l'époque. Conséquence de l'indépendance, leur venue se confond avec celle des « pieds-noirs », une identification adoptée par certaines familles une fois établies en France. Aujourd'hui, il ne reste qu'une poignée de personnes juives en Algérie, la fin de plus de deux mille ans de présence juive continue dans ce pays.

Mon père prenait la voiture tard le soir pour aller à l'aéroport et ramener des gens harassés, avec des valises, qui pleuraient.

Jany, arrivée en 1957

À Marseille, en revanche, un bouleversement démographique s'opère avec l'arrivée de ces populations. La ville passe de 4 000 familles juives avant 1963 à 20 000, selon le numéro d'avril 1969 de *L'Arche*, magazine du judaïsme français. Après Paris et Londres, la communauté juive de Marseille devient la troisième plus grande d'Europe.

D'après le président du Consistoire, l'institution qui administre le culte israélite en France, elle est aujourd'hui [estimée](#) entre 70 000 et 80 000 personnes sur une population de plus de 800 000 habitant-es. Environ un-e habitant-e sur dix. « *De loin la plus importante des rives de la Méditerranée en dehors d'Israël* », détaille la chercheuse Renée Dray-Bensoussan, qui [a travaillé](#) sur le sujet des juifs et juives maghrébin-es à Marseille.

Des arrivées dans le chaos

L'arrivée de ces populations, au côté de nombreuses autres communautés, s'est faite dans le chaos. Des dizaines de milliers de personnes débarquent tous les jours dans une ville où il n'y a pas assez de logements. Jany se rappelle son père, qui « *prenait la voiture tard le soir pour*

aller à l'aéroport et ramener des gens harassés, avec des valises, qui pleuraient. [...] On avait un cabanon dans la cour et on mettait des sortes de tapis pour qu'ils puissent dormir ».



Une foule d'arrivants d'Algérie à bord du bateau « Ville d'Oran » débarque à Marseille le 25 mai 1962. © Photo AFP

« La faillite des autorités municipales est telle que des organisations caritatives sont créées pour prendre le relais », retrace Karima Dirèche, directrice au CNRS et historienne spécialisée dans l'histoire contemporaine du Maghreb. C'est ainsi que se lancent l'antenne marseillaise du Fonds social juif unifié (FSJU) ou le Comité d'action sociale israélite de

Marseille (Casim). Des centres communautaires voient le jour à La Rose, dans le XIII^e arrondissement, ou au Parc-Fleuri, dans le IX^e arrondissement.

« En 1962, Marseille est pauvre, il y a des bidonvilles partout. La ville ne s'est pas remise des effets de la Seconde Guerre mondiale, poursuit la chercheuse. Ç'a été un moment un peu paroxystique, qui a acté la fin de l'Algérie française pour la société française. » Les pieds-noirs font face à l'hostilité de la population. Ils sont reçus avec des banderoles *« rapatriés à la mer »*, et beaucoup sont dépouillés de leur mobilier, dont une partie est jetée dans le port. *« On peut sans se tromper dire que les juifs ont eu droit au même accueil »*, estime Karima Dirèche.

La construction d'une vie juive

Les nouveaux arrivant·es s'occupent déjà de l'urgent : *« Les papiers pour les Marocains ou les Tunisiens, puis le logement, le travail et les écoles, expose Robert Bismuth. Ensuite, on va essayer de créer un lieu pour que les juifs se rencontrent, se retrouvent, échangent et exposent leurs problèmes. »*

Ce lieu, il en a été le président : c'est le centre communautaire Edmond-Fleg, qui, depuis soixante-dix ans, organise la *« vie culturelle juive »* à Marseille. Au fur et à mesure, y sont lancés une troupe de théâtre, un ciné-club et des rendez-vous littéraires. Localement, c'est une petite révolution. Avant 1963, la ville ne [compte](#) que deux boucheries cashers et une seule synagogue. Aujourd'hui, elle abrite plus d'une cinquantaine de lieux de culte juifs.

L'installation de ces populations du Maghreb entraîne aussi une visibilisation de la judéité à Marseille. Elles ont une identité juive plus assumée, là où les personnes déjà présentes ne s'affichaient pas comme telles dans la sphère publique.



Le Vieux-Port de Marseille en juin 2025. © Photo Marion Péhée pour Mediapart

« Avant, c'était plutôt un "judaïsme français", un peu ashkénaze, avec une toute petite communauté, décrypte Robert Bismuth. Il existait à l'occasion d'une fête du Kippour, du Nouvel An ou d'un shabbat pour ceux qui étaient pratiquants, et ça s'arrêtait là. »

L'afflux de ces communautés maghrébines rebat les cartes. Les juifs commencent à sortir avec la kippa, la casquette, les téphillins, ces petits boîtiers noirs noués à des lacets de cuir.

Du Maghreb, ils et elles amènent un judaïsme à la fois plus traditionnel et plus libéral. « *Les familles d'Afrique du Nord ouvrent plus facilement leurs tables à des non-juifs* », donne pour exemple la chercheuse Renée Dray-Bensoussan.

Et elles amènent avec elles leurs traditions maghrébines. « *Il y avait une façon de vivre qui n'était pas française, se souvient Jany. Le dimanche, mon père et deux de ses cousins partaient faire la kemia [plat d'amuse-bouches servi à l'apéritif – ndlr], ils buvaient l'anisette et on mangeait les tramousses [graines de lupins blancs – ndlr]. On allait aussi manger la tête de mouton à la Porte d'Aix, ou les beignets...* »

Un legs entre traditions et intégration

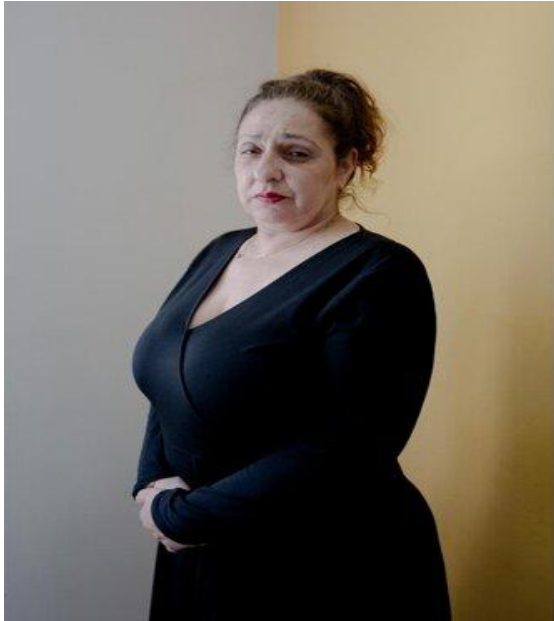
Se pose rapidement la question du rapport avec l'extérieur. L'absence de transmission d'une identité claire entraîne des dissonances chez Jany : « *Il y avait une peur de se mélanger, surtout quand on a commencé à grandir. Une peur de l'assimilation. Mes parents m'ont carrément fait croire, petite, qu'à la maison nous parlions breton et non arabe.* » Aujourd'hui Jany ne comprend plus l'arabe, sa langue d'enfance, même si quelques mots sont restés. Dans sa famille, l'Algérie est présente et lointaine à la fois. « *On montait souvent à Paris voir la sœur de ma grand-mère qui se lamentait sur l'Algérie. C'était le paradis perdu.* »

La première génération née à Marseille compose entre traditions familiales et intégration. Comme Carine Benarous, déléguée générale du centre Edmond-Fleg. Elle pose sur son bureau un tas d'archives qui datent des années 1970. « *Je garde tout !* », s'amuse-t-elle. Au fur et à mesure de la conversation, elle sort son téléphone, montre des photos : « *Mon père, à l'américaine, avec les gants et tout. Là, mon grand-père – beau gosse, hein ? – cravaté.* »

Ce n'est pas quelque chose qui est sur la table tous les jours. Tu connais les histoires, les photos, la peur, l'intégration qui était difficile... Mais pas l'Algérie.

Carine Benarous, membre du centre Edmond-Fleg

En arrivant à Marseille depuis Alger et Constantine, sa famille rencontre beaucoup de difficultés, notamment pour trouver du travail : « *Ma mère était sténodactylo. Dès que les patrons apprenaient qu'elle avait des origines pieds-noires, elle n'avait pas le poste. Ironie de l'histoire, elle a fini par être embauchée dans une usine de dattes comme ouvrière !* » Elle relate, elle aussi, une ambiance à la fois libérale et empreinte de traditions, propre aux juifs et juives d'Algérie. Comme quand elle évoque sa grand-mère, « *qui ne travaillait pas à shabbat mais allumait la télévision pour regarder ses séries* ».



Carine Benarous, déléguée générale du centre Edmond-Fleg, centre socioculturel juif de Marseille, en juin 2025. © Photos Marion Péhée pour Mediapart

De sa jeunesse, dans le X^e arrondissement de Marseille, Carine Benarous garde le souvenir d'une époque « dorée », passée sur les bancs de l'école publique, où ils « étaient très mélangés ». Elle y décrit une ville où, dans les années 1970 et 1980, le rapport à l'identité juive est assez simple : « Il n'y avait pas cette assignation à ton identité comme aujourd'hui. Toutes mes copines savaient que j'étais juive. On avait une mézouza [petit boîtier contenant une prière – ndlr] sur la porte de la maison. Elle n'était pas cachée à l'intérieur. Jamais de la vie. »

À ses enfants, elle ne transmet pourtant que peu d'éléments de l'histoire algérienne. « Ce n'est pas quelque chose qui est sur la table tous les jours. Tu connais les histoires, les photos, la peur, l'intégration qui était difficile... Mais pas l'Algérie », admet-elle.

Un vécu différent du côté du père de ses enfants, originaire du Maroc. « Avec lui, ils ont l'habitude d'aller passer les fêtes là-bas. » De l'Algérie, ses enfants ne gardent finalement « que la nourriture et le rite religieux ». Mais cela viendra peut-être avec le temps. « Moi aussi, quand j'étais petite, ce n'était pas vraiment une question. Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai commencé à m'intéresser au sujet de l'Algérie. »

Joseph Benamour et Zoé Cottin